

Amph.
Kc.10.

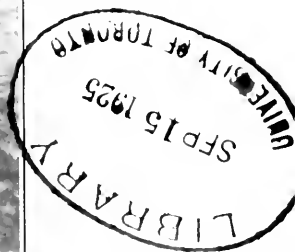
No 41

Père Adélard DUGRÉ, S. J.

BX
880
04
no 41

Les Oblats dans l'Extrême-Nord

Lettre-préface du R. P. Rodrigue VILLENEUVE, O. M. I.



L'ŒUVRE DES TRACTS
MONTRÉAL



A LIRE

POUR CONNAÎTRE L'ŒUVRE APOSTOLIQUE
DES CANADIENS FRANÇAIS

HENRI BOURASSA

Le Canada apostolique 50 sous

R. P. DUCHAUSSOIS, O.M.I.

Aux Glaces polaires \$1.35

R. P. AD. DUGRÉ, S.J.

**L'Œuvre apostolique des
Canadiens français** . . . 15 sous

ABBÉ CLOVIS RONDEAU

Vers les terres d'infidélité 10 sous

Vient de paraître

Semaine sociale de Québec

BEAU VOLUME IN 8° DE 460 PAGES

Indispensable à tous ceux qui s'intéressent aux questions
sociales. \$2.25; franco: \$2.45.

Imprimi potest:

J.-M. FILION, S.J.

Praep. Prov. Canad.

Lettre-préface

Au R. P. Adélard Dugré, S. J.,
Immaculée-Conception, Montréal.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous voulez bien livrer à l'ŒUVRE DES TRACTS les pages que vous avez publiées dans le Messenger Canadien du Cœur de Jésus¹ sur nos Missions de l'Extrême-Nord, telles que viennent de les révéler les livres du P. Duchaussois, O. M. I. C'est un service que vous rendez à l'apostolat. C'est un acte de justice envers la France et le Canada apostoliques, trop méconnus, en notre pays surtout. C'est une délicatesse bienveillante et fraternelle que vous marquez, ainsi que vos vénérés confrères, les directeurs des deux publications mentionnées, envers nos chers missionnaires Oblats, dont la page d'histoire tracée de leur sueur et de leur sang reporte si naturellement à celle des illustres missionnaires jésuites des premiers temps de la colonie. L'apostolat, les deux Frances, et notre humble famille, vous en sauront gré devant Dieu.

Tout le monde ressentira l'émotion poignante de ces pages où vous avez résumé, sans en enlever trop la vie, les chapitres émouvants de Aux glaces polaires. Vous avez su y reproduire des traits typiques qui font vraiment saisir quelque chose de l'évangélique épopée du Nord, et cueillir quelques fleurs de la Légende dorée canadienne aux dix-neuvième et vingtième siècles.

Pour une plus parfaite intelligence des situations, j'ajouterais deux mots qui pourraient répondre aux questions posées par plusieurs, quant à l'étendue complète des missions du Canada, de l'Ouest canadien en particulier.

Il faudrait noter d'abord que dans les provinces de l'Est, il y a encore des missions indiennes, dont quelques-unes,

1. Numéro de mars 1922.

*Restigouche, Lorette, Oka, Caughnawaga, Maniwaki, et d'autres, enclavées en pleine civilisation, se ressentent évidemment de cet avantageux voisinage, mais dont les autres, celles de l'Ontario ouest et nord, confiées à vos Pères, et celles de la vallée du Saguenay, du Saint-Maurice et de la Baie James, dont sont chargés nos Oblats, demandent encore à leurs desservants l'héroïsme de la vie dans la forêt: vous en avez très opportunément parlé dans le dernier numéro du Messager.*¹

Dans l'Ouest, l'Alaska, territoire des États-Unis, a un Vicariat apostolique desservi par votre Compagnie. Nos Pères ont toutes celles des diocèses de Winnipeg, Saint-Boniface, Prince-Albert, Régina, Calgary, Edmonton et Vancouver, lesquels comptent plusieurs réserves sauvages, et les Vicariats entiers du Keewatin, de l'Athabaska, du Mackenzie et du Yukon. Le P. Duchaussois, après un coup d'œil sur toute cette étendue, n'a fait l'historique que des missions de deux Vicariats, ceux de l'Athabaska et du Mackenzie, laissant par conséquent toutes celles des sept diocèses organisés en majeure partie, et deux Vicariats apostoliques, à peu près intégralement formés de missions. C'est ce qui explique que bien des noms connus d'Oblats, d'Oblats canadiens surtout, n'aient point paru dans son ouvrage. Une cinquantaine de missions, à part les postes qui s'y rattachent, n'ont pas été mentionnées; à l'heure présente, plus d'une centaine de religieux oblats, dont à peu près la moitié d'origine canadienne-française, s'y dévouent, sans parler de tous ceux qui y ont travaillé depuis leur fondation, c'est-à-dire dans les derniers trois-quarts de siècle.

Il va de soi que, dans ces calculs, l'on ne fait pas état des Oblats, nombreux aussi et de diverses langues, occupés dans les diocèses sus-indiqués, à des œuvres de tout genre, paroisses, éducation, publications, et le reste.

Enfin, l'histoire complète de notre Congrégation au Canada, comporterait le récit, non moins admirable en son genre, quoiqu'il lui soit moins particulier, des travaux de ses membres, dans l'Est, depuis 1841, à côté du clergé séculier, et puis des autres communautés, en toutes sortes de ministères: prédication,

1. Numéro d'avril 1922.

paroisses, chantiers, missions sauvages, Université d'Ottawa, pèlerinage du Cap-de-la-Madeleine, et le reste: de quoi satisfaire toutes les aptitudes.

L'Église, en effet, a voulu étendre à ce point, conformément à leur devise, Évangéliser les pauvres, l'objet de l'apostolat des humbles missionnaires fondés en 1816 pour les campagnes de la Provence, et qui sont aujourd'hui en Afrique, en Asie, et d'un bout à l'autre de l'Amérique Septentrionale, depuis le Texas jusqu'au Mackenzie. Sans oser comparer leurs travaux à l'œuvre séculaire des grands Ordres, à ceux en particulier de votre illustre Société, ils ont grandement lieu de se réjouir, mon cher Père, de la belle portion que Dieu leur a attribuée dans sa vigne. Et vos éloges leur sont particulièrement sensibles.

☩ Ces détails me paraissent donner un relief plus précis à ce tract qui prendra place ainsi naturellement à la suite de votre autre sur La Compagnie de Jésus, et de celui du Père d'Orsonnens, sur le Choix d'un état de vie.

☩ Vous avez bien fait de même, de réserver un tribut d'honneur à nos admirables Sœurs Grises. Vos pages sèmeront ainsi dans les couvents et les pensionnats, comme dans les collèges et les séminaires.

☩ Qu'elles sèment, à la vérité, des vocations ardentes, dignes de notre foi, dignes de notre sang.

Votre bien dévoué en Notre-Seigneur et Marie-Immaculée,

J.-M.-Rodrigue VILLENEUVE, O. M. I.

Scolasticat Saint-Joseph, avenue des Oblats

Les Oblats dans l'Extrême-Nord

Les missions du Nord-Ouest

DEPUIS quelques années, de nombreux écrits nous ont fait mieux connaître les travaux héroïques de nos missionnaires du nord-ouest. Après les ouvrages du R. P. Morice, O. M. I., et les biographies de Mgr Grandin et du P. Lacombe, ce sont, tout récemment, deux volumes du R. P. Duchaussois, O. M. I., qui nous révèlent les sublimes beautés de l'apostolat dans l'Extrême-Nord.¹ Ces livres font suite à ceux de M. l'abbé Dugas sur les établissements de la Rivière-Rouge et à la *Vie de Mgr Taché*, par Dom Benoît. Nous avons ainsi une histoire complète, jusqu'à nos jours, de l'établissement de la foi dans l'ouest canadien.

Cette histoire vient à son heure. Ceux qui, dans l'avenir, présideront aux destinées de l'Église dans ces contrées, désormais ouvertes à la civilisation, seront peut-être moins pressés de fouiller les archives pour faire revivre la mémoire des géants qui, les premiers, plantèrent la croix dans l'immensité des prairies, jusque sur les bords de l'océan Glacial. Il ne faudrait pas, pourtant, que le souvenir se perde de ces grands faits de l'apostolat catholique et que l'Église ignorât l'une des plus glorieuses pages de son histoire.

C'est, en effet, une page glorieuse qu'ont écrite, depuis un siècle, Mgr Provencher et ses compagnons, puis Mgr Taché et les Oblats de Marie-Immaculée, secondés par nos admirables Sœurs Grises. Rien n'a rebuté ces âmes vaillantes, ni la fatigue des voyages, ni les tortures de la faim, ni la barbarie des sauvages, ni l'éloignement, ni le manque absolu des délicatesses de notre civilisation avancée. Sans doute,

1. R. P. DUCHAUSSOIS, O.M.I., *Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord*, 1917, et *Aux glaces polaires*, 1921. Le premier ouvrage est en vente chez les Révérendes Sœurs Grises, maison-mère, 390, rue Guy, Montréal et à la maison-Provinciale, St-Boniface, Man.; le second à Ottawa, 600, rue Cumberland.

le sang des martyrs a coulé moins abondant dans notre Extrême-Nord que dans beaucoup d'autres régions; mais en est-il une où la faim fût plus fréquente, l'éloignement plus sensible, le dénuement plus absolu ?

Le coureur des bois

Il faut lire surtout la dernière publication du R. P. Duchaussois pour se faire une idée de cet apostolat dans le nord canadien. Ce livre attachant, où les plus belles figures se succèdent, dans le cadre varié des peuplades des régions polaires, est comme la grande épopée du nord-ouest de l'Amérique. Dans les premiers chapitres, l'auteur rappelle, pour ses lecteurs de France, ce que furent jadis les voyageurs des *pays d'en haut*, ces hardis coureurs des bois qui ouvrirent la route aux missionnaires et à la civilisation. « Ils allaient de lacs en rivières, de bois en savanes, jusqu'à la *prairie* immense, dont l'immensité même invitait toujours davantage à la marche et à la course ». ¹ Ils furent, plus tard, des auxiliaires précieux pour le missionnaire. Ce sont eux qui avaient pressé la venue de MM. Provencher et Dumoulin vers la Rivière-Rouge, en 1818; ce sont eux qui venaient à Saint-Boniface demander aux prêtres de s'engager dans les prairies jusque dans leurs campements, pour bénir leur mariage, baptiser leurs femmes et leurs enfants et leur enseigner la prière. Ils se faisaient les interprètes du missionnaire et mettaient leur prestige et leur irrésistible ascendant au service de son apostolat. Souvent, ils avaient d'avance enseigné les prières et le catéchisme et inspiré le désir de voir un prêtre à ceux parmi lesquels ils vivaient. Mgr Grandin reconnaissait aussi que c'est aux coureurs des bois catholiques qu'on devait d'avoir pu « surmonter une grande opposition de la part de la Compagnie de la Baie d'Hudson, toute-puissante dans le pays ».

Le R. P. Duchaussois livre à la postérité quelques-uns de ces rudes types de trappeurs que l'Évangile transforma sur le soir de leur vie. C'est d'abord ce vieux Beaulieu,

1. *Aux Glaces polaires*, p. 10.

dont le père avait conduit en 1789, Sir Alexander Mackenzie aux bouches du fleuve Mackenzie, qui, après une vie de coups de force, de meurtres et de brutalités de toute sorte, « se constitua le protecteur, le serviteur, et souvent le pourvoyeur des missionnaires du lac Athabaska et du Grand Lac des Esclaves ». Beulieu avait été longtemps le *bully* des compagnies de traiteurs. « Sa supériorité de métis, autant que d'intelligence, de force et de brutalité, l'avait aussi désigné pour chef de la région. Tout tremblait devant lui. De temps à autre, afin d'entretenir la terreur de son prestige, il surgissait dans un camp indien; d'un coup de son coutelas il fendait la paroi d'une loge afin d'y entrer debout; et, en quelques secondes, il dardait l'assemblée figée d'épouvante. » Un printemps, il fit la connaissance d'un jeune Canadien français, fidèle à ses prières, également fidèle à ses devoirs de commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Beulieu se rappela alors vaguement ce que son père lui avait autrefois dit de sa religion et voulut s'instruire davantage. Il remplit un canot de ses femmes et de ses enfants et partit pour le Portage-la-Loche, où se trouvait M. Thibault. Sincèrement converti, il consacra à la pénitence et à l'apostolat le reste de sa vie, se fit sacristain et catéchiste, se livrant à de longues prières et s'élevant peu à peu jusqu'à un degré de sainteté remarquable.

La *bonne femme* Houle n'est pas moins originale. Redoutable matrone, vêtue d'habits de peau et portant une dague à la ceinture, elle était la terreur des blancs et des sauvages. Partout où elle était, c'est elle qui prenait le commandement. La Compagnie de la Baie d'Hudson avait trouvé prudent de la prendre à son service. Elle se convertit également dès qu'elle apprit l'arrivée des missionnaires et se fit leur interprète. Les sauvages venaient à elle se confesser humblement de leurs péchés, pour qu'elle les répêât au Père. C'est elle qui enseigna la langue des Esclaves à Mgr Grouard, en 1863, et qui prit le jeune missionnaire sous sa protection. La dague toujours à la ceinture, elle mena haut la main l'évangélisation de sa tribu.

Une autre femme-apôtre fut Cécile, la *mère des Loucheux*.

Une Canadienne française, madame Gaudet, épouse du commandant du fort Good-Hope, l'avait instruite des vérités de notre religion, dès avant 1860. Elle accueillit avec joie le missionnaire, qu'elle avait fait désirer à toute la tribu qui la reconnaissait pour chef. « Énorme de carrure, au port altier, franche de figure, orateur au verbe cinglant, elle entraînait à la conviction et à l'action, tant par la menace de son poing que par le procédé de l'affirmation, secret et force de l'éloquence, qu'elle maniait irrésistiblement. Tout pliait devant ses discours. Avant qu'elle eut enseigné la langue loucheuse au P. Séguin, elle traduisait à l'assemblée les sermons qu'il prononçait en peau-de-lièvre. Possédant par cœur le catéchisme que le missionnaire lui avait composé, et appuyée sur cette doctrine, elle prêchait d'elle-même; elle tranchait les cas de conscience. » Devenue aveugle et paralysée, Cécile mourut de faim dans une disette qui dévasta la région.

Pauvreté et misère

La disette, en effet, est le terrible fléau de ces vastes contrées. Selon Mgr Grandin, la pauvreté fut toujours le plus grand obstacle au succès de ces missions. On n'a pas l'idée des privations auxquelles sont exposés ceux qui vivent dans ces déserts de glace. La nourriture ordinaire se compose de poisson, le plus souvent gelé ou séché, et de viande séchée ou demi-cuite, ou crue. Pas de légumes, pas de lait, rarement du pain. Le P. Grollier, frappé de maladie mortelle, disait: « Il me semble que si j'avais un peu de lait et des pommes de terre, je pourrais encore me rétablir et travailler. » Mais il aurait fallu un voyage de six mois pour trouver du lait et des pommes de terre. Aujourd'hui, les communications sont plus faciles pour atteindre certains postes, mais on reste à la merci de bien des accidents. En 1918, Mgr Breynat, revenant de Rome, trouvait ses missions gravement menacés de famine, parce que des bateaux avaient été pris et brisés dans les glaces et que la crue des eaux, au printemps, avait inondé un hangar. « Il y eut évidemment, l'hiver dernier, écrivait-il, un surcroît de privations

chez nos missionnaires et nos religieuses. Je n'ai pas reçu une seule plainte. « Nous nous sommes tirés d'affaire le mieux que nous avons pu », se contente-t-on de me dire. Mais comment ferons-nous l'hiver prochain, si nous ne recevons promptement du secours?... Coûte que coûte, je le sais, nos missionnaires tiendront bon, nos religieuses garderont leurs orphelins et leurs vieillards, chacun « fera comme il pourra », avec ce qu'il aura à sa disposition. On ne regarde pas à une privation de plus dans le Mackenzie. »

Ce que peuvent être ces privations de l'Extrême-Nord, ce qu'elles furent dans le passé, le livre du R. P. Duchaussois nous l'apprend. En hiver, on compte sur le poisson et le gibier. Mais parfois le gibier est rare, d'autres fois les pêches d'automne n'ont pas donné ce qu'on en attendait, ou les rivières se gèlent avant qu'on ait pris une quantité suffisante de poissons, ou le temps doux se prolonge et le poisson se gâte. Alors, il faut pêcher à travers la glace, ce qui est très pénible et pas toujours profitable. En 1871, le P. Tissier, s'étant gelé les pieds, dut s'installer dans un village de Cris. Après quelques semaines, on était réduit à la famine. Pas de lièvres dans les bois, pas d'originaux. Pendant quelques jours on se nourrit de fourrures et de vêtements de peaux; puis ce fut l'agonie. Une femme allait mourir, le Père, incapable de se lever, lui donna l'absolution. Les sauvages lui demandèrent s'il permettrait qu'on la dévore quand elle serait morte: le missionnaire n'eut pas la force de les en détourner. Heureusement un groupe de chasseurs plus fortunés vint à temps secourir les faméliques.

En 1880, le P. Husson, retournant avec quelques hommes du lac Athabaska au fort Vermillon où il demeurait, vit le canot s'échapper de la rive pendant un campement, emportant les vivres, les armes, les vêtements de tous les voyageurs. Il fallait faire le voyage à pied, sans aucune ressource. On s'engage à travers la forêt, et, après sept jours de marche pénible, presque constamment à jeun, on arrive au terme, en loques, les pieds meurtris, décharnés. On avait rencontré un parti d'Indiens également dans la disette: quelques-uns d'entre ceux-ci n'avaient rien mangé depuis une semaine.

Que de fois l'on s'égaré dans des marches interminables, dans les bois ou à travers les lacs; les provisions s'épuisent et l'on vit des jours de la plus cruelle agonie. Dans l'hiver de 1885-1886, le P. Lecomte, accourant au chevet d'un confrère malade, perd quatre jours à décrire un long cercle: les guides avaient perdu la direction. On s'oriente et l'on repart, malgré le peu de vivres qui restent. Un soir, les trois voyageurs n'eurent pour souper que les entrailles d'un lièvre dont ils avaient mangé la peau et les chairs dans les repas précédents. Le Père partit avec son fusil à la recherche de quelque proie. Il aperçut un lièvre: l'énervement le lui fit manquer. Ses compagnons, ayant entendu la détonation, accouraient joyeux. La déception fut telle que l'un d'eux devint fou cette nuit-là. Furieux, il voulait tuer le missionnaire. Il fallut marcher ainsi trois jours encore, sans manger. Le P. Lecomte put se rendre au fort, indiqua l'endroit où il avait laissé ses compagnons et tomba évanoui sur le seuil. Il ne se remit jamais de cette rude secousse et mourut trois ans après.

La Providence venait quelquefois si à propos au secours des missionnaires qu'il est difficile de ne pas voir dans l'enchaînement des circonstances une sorte de miracle. Le P. Ducot s'en allait, au mois de mars 1880, visiter un camp de Flancs-de-Chiens au Grand-Lac de l'Ours. Après avoir souvent perdu son chemin, après avoir presque épuisé ses provisions, il vit mourir de faim trois de ses quatre chiens et dut abandonner en route son traîneau et ses bagages. Accompagné d'un jeune sauvage Peau-de-Lièvre, et du quatrième de ses chiens, il poursuit sa route et arrive enfin au campement. Il était vide. Les sauvages, pressés sans doute par la famine, étaient partis sans rien laisser. C'était la veille de Pâques. Alphonse, le jeune sauvage, voulait poursuivre les Indiens, le Père voulait revenir sur ses pas, du moins jusqu'au traîneau. « Je prendrai ma chapelle à notre cache, dit-il, et, si les vivres nous manquent, je dirai la messe une dernière fois, je te communierai, et nous mourrons ensemble. » Le jeune homme y consentit. Ils atteignirent le traîneau le jour de Pâques, tuèrent le chien fidèle qui les avait suivis jusque-là et s'en nourrirent, puis se

remirent en route chargés de la chapelle et de tout ce qu'ils pouvaient emporter. Le soir, le missionnaire voulut quand même chanter l'*alléluia*. Le lendemain, les voyageurs aperçurent un loup qui dévorait une peau d'orignal; ils le mirent en fuite et saisirent sa proie, dont ils vécurent pendant trois jours. Il y avait douze heures qu'ils n'avaient plus rien à manger quand ils trouvèrent une vessie d'orignal remplie de sang que la superstition des Peaux-de-Lièvre avait exposée là. Ils en eurent pour une journée. Ils marchaient sans grand espoir, quand soudain, des aboiements de chien se firent entendre: un vieux chasseur venait de tuer trois originaux. C'était le salut.

Dans une aventure de ce genre, le P. Grollier était sur le point d'expirer quand il fut découvert par ceux qui étaient partis à sa recherche. Il avait mangé un de ses mocassins et s'était affaissé sur lui-même. Un métis français, attiré de ce côté par des pistes d'ours, croyant avoir devant lui l'animal qu'il poursuivait, allait lui décocher une balle, quand le Père fit un mouvement inconscient. Ce geste le sauva. Mais l'usage de l'intelligence ne revint qu'après quinze jours et le P. Grollier garda de cette épreuve la maladie qui devait le conduire prématurément au tombeau.

La faim n'est pas la seule souffrance des missionnaires du Nord. Il y a le froid, les inconvénients d'habitations fort primitives, la nuit qui dure des semaines et des mois; il y a les déceptions « pires que la privation elle-même »; il y a le terrible mal de raquettes, que l'on compare « à la souffrance que causeraient des tenailles disloquant les hanches, ou serrant les tendons des jarrets et les tordant par saccades ». Il y a pire que cela. « Si vous écrivez sur notre pays, disait un bon frère, vieux routier du Nord, qui battit des milliers et des milliers de lieues à la raquette, mettez que la pire des tortures, c'est la soif. » Et le P. Laity, un rude Breton, écrit: « J'ai bien marché à la raquette pour faire et refaire les 500 kilomètres qu'il y a du lac Athabaska au fort Vermillon, sur la rivière de la Paix, sans parler d'innombrables autres courses pour visiter mes sauvages. J'ai fait ces voyages aux temps si durs des commencements, alors que nous n'avions que des habits en cuir d'orignal, qui se recoquillaient en séchant, après s'être imprégnés de nos sueurs, et nous

forçaient à aller demi-courbés. Il m'arriva de courir trente-huit heures sans répit, sous la menace de mourir de faim. Un jour, j'arrivai à Athabaska exténué, n'ayant pu mordre, à cause de mes dents malades, dans une boulette de *pémican* que j'avais pour toutes provisions, et que je n'avais pu faire dégeler, ayant perdu mon briquet batte-feu. J'avais une entorse au genou; ma jambe était toute bleue; j'étais si mal en point que Mgr Faraud me voyant tomber sur le plancher de la maison eut peur et me crut perdu. J'ai connu le mal de raquettes autant que personne, je crois. Mais tout cela je l'ai enduré, je le pouvais, j'étais fort et de bonne volonté. Ce à quoi je n'ai pu me faire, c'est la soif. Oui, la soif... Il a fallu bien aimer le bon Dieu et les pauvres âmes, allez, je le vois bien maintenant, pour supporter cela! La soif, la soif dans les courses de l'hiver, ce fut le vrai sacrifice de ma vie de missionnaire, le seul. Les autres ne comptent pas. »

Les missionnaires

On devine quels hommes furent ces Oblats de Marie-Immaculée qui évangélisèrent le nord-ouest canadien. Sans parler des grands évêques que nous connaissons tous, Mgr Taché, Mgr Grandin, Mgr Clut, Mgr Grouard, que de belles figures le P. Duchaussois nous présente. Dans tout son livre, du reste, c'est l'Oblat devenu classique que nous trouvons: homme prêt à tout, de grand sens pratique, se sacrifiant tout entier pour Dieu et pour les âmes, volontiers de bonne humeur. Quand on ouvrit la mission du fort Providence, près du grand lac des Esclaves, on passa un hiver dans le plus grand dénuement. Rien n'était arrivé de ce qu'on attendait de Saint-Boniface. Donc, pas d'outils pour travailler, pas de clous pour solidifier la cabane, pas d'habillements, peu de nourriture et de la plus grossière, pas de meubles, ni lampes, ni livres, ni papier... Et cependant, jamais, disait plus tard Mgr Grouard, « jamais de notre vie nous avons eu tant de plaisir qu'en cet hiver de la Providence ».

Il faut lire le récit du sacre de Mgr Clut, pour voir comment on doit parfois se tirer d'affaire dans le nord. Il y avait trois ans que le P. Clut avait été nommé auxiliaire

de Mgr Faraud. En 1867, Mgr Taché et Mgr Grandin devaient se rendre dans les missions pour faire la cérémonie du sacre. Ils ne purent y aller. Mgr Faraud prit sur lui de procéder quand même. Les sauvages avaient été convoqués au lac Athabaska pour la fête, qui devait avoir lieu vers la mi-juillet. Malheureusement Mgr Faraud avait été retardé au lac La Biche et n'arriva que le 13 août au soir, accompagné de quelques Sœurs Grises, qui s'en allaient fonder un hôpital dans l'Extrême-Nord. Pendant ce mois d'attente, les provisions s'étaient épuisées et la plupart des sauvages avaient dû s'en aller pour ne pas s'exposer à la faim. La disette de vivres était telle qu'on ne put même pas attendre au 15 août, fête de l'Assomption, pour la cérémonie. Presque toute la nuit et jusqu'à la dernière minute, l'évêque consécrateur et l'évêque-élu furent occupés aux préparatifs. « La cérémonie se déroula dans la pompe de la pauvreté. L'évêque consécrateur avait le Frère Salasse pour suite pontificale, et Mgr Clut avait les Pères Eymard et Tissier pour évêques assistants. Les Sœurs Grises s'improvisèrent sacristains et choristes. La petite chapelle était à moitié vide. L'on croyait avoir apporté de Saint-Boniface les ornements épiscopaux; mais, au déballage, il manqua deux tunicelles, la mitre et la crosse; et l'on ne trouva que les uniques gants et l'anneau de Mgr Taché. Des tunicelles et de la mitre, il fallut faire le deuil. Mgr Faraud pourvut à la crosse. Avisant un petit sapin, il l'abattit, l'écorcha et le passa au tour. Avec son couteau de poche, il découpa la volute dans un bout de planche. Avant de se mettre au lit, Mgr Clut badigeonna le tout en jaune argile. La crosse se trouva presque sèche pour la cérémonie. Le sacre accompli et les agapes « à la viande sèche et au poisson sec » finies, il importait d'éloigner au plus tôt (à cause de la famine) Mgr Faraud, les Sœurs Grises et leurs nautonniers. L'après-midi du 15, la nuit entière, virent Mgr Clut à l'œuvre d'expédier la besogne, dont on ne sort plus, des appareillages du Nord. Le soir même du vendredi 16, la barge démarra, laissant l'évêque d'Arindelle à sa solitude et à ses dernières provisions de bouche. »

Rien n'arrêta le zèle de ces apôtres, que les limites de

la terre, l'océan Glacial. C'est le P. Grollier, « l'apôtre de feu », qui se montra le plus ardent à étendre toujours l'empire du Christ. Nul aussi, plus que lui, n'eut à lutter contre les ministres protestants et la sourde opposition des traiteurs. C'est lui qui, en 1859, fonda la mission de N.-D. de Bonne Espérance, au fort Good-Hope et qui, l'année suivante, se rendit au fort MacPherson, près de l'endroit où le Mackenzie se jette dans l'océan Glacial. Le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, 14 septembre 1860, il réunit les Loucheux et les Esquimaux, fit planter une grande croix, et là écrit-il, « je fis approcher les deux chefs, et leur ayant fait croiser les deux mains au bas de la croix, je la leur fis baiser comme signe d'alliance et de paix entre eux, avec Dieu. Mes mains pressant les leurs sur le pied du crucifix, je leur fis promettre de s'entr'aimer à l'avenir. Ainsi la croix était le trait d'union entre moi, enfant des bords de la Méditerranée, et l'habitant des plages glacées de la mer Polaire. La croix avait franchi toute distance, elle dominait *a mari usque ad mare*. De plus, je donnai au chef des Esquimaux une image du Sauveur en croix, au bas de laquelle j'écrivis ces paroles de la prophétie qui s'accomplissait: *Viderunt omnes termini terrae salutare Dei nostri*; et je fis présent au chef des Loucheux d'une image représentant la Mère de notre Sauveur, avec cette autre si vraie prophétie: *Beatam me dicent omnes generationes*. C'est en ce beau jour de l'Exaltation de la sainte Croix que la grande nation des Esquimaux offrit ses prémices à l'Église, et que plusieurs d'entre eux devinrent enfants de Dieu en recevant le baptême. »

Le P. Grollier ne put se rendre au Yukon, où il brûlait de suivre le ministre protestant qui l'y avait devancé. La mort l'arrêta, mais ses frères poursuivirent son œuvre. Ils ouvrirent l'Alaska aux Jésuites, puis continuèrent d'établir des missions partout où il y avait des sauvages. Depuis 1912, deux nouveaux champs ont été explorés, Chesterfield, au nord-ouest de la Baie d'Hudson, où le P. Turquetil fonda la mission de Notre-Dame de la Délivrance, et le bassin du fleuve Coppermine avec la grande île Victoria, dans l'océan Glacial. C'est en fondant cette mission que les PP. Rouvière et Le Roux furent assassinés en 1913, par

deux Esquimaux. Les PP. Frapsauce et Falaise sont allés les remplacer, espérant recueillir la moisson qui germera sans doute dans le sang des martyrs.

Les Sœurs Grises

A côté des Oblats de Marie-Immaculée, il faudrait montrer les Sœurs Grises, qui les ont suivis partout, « jeûnant avec eux », selon le mot d'une de leurs supérieures générales, et consolidant l'œuvre que les missionnaires commençaient. « Je ne suis pas sûr de ne point faire un rêve, écrivait un jour Mgr Grouard, quand je vois ce couvent et les Sœurs logées dedans. Je n'en reviens pas de la sainte audace, de la divine folie qu'ont eue ceux qui ont donné l'impulsion et ceux qui ont exécuté l'entreprise. »

En effet, c'était déjà un grand problème pour des religieuses que de se rendre dans ces régions lointaines, c'en était un autre plus redoutable que d'y rester. C'est le 24 avril 1844, que les quatre premières Sœurs Grises partirent de Montréal pour l'Ouest. Le voyage se faisait alors en canot d'écorce, avec les marchands de fourrures, et durait deux mois. Il fallait traverser les lacs et remonter le cours des rivières, passer les jours dans une immobilité complète et dans une position fatigante, les nuits sur le rivage, à la belle étoile. Les religieuses devaient partager la vie et la nourriture des portefaix et des sauvages, faire, à travers les forêts et les rochers, aux endroits où la navigation devenait impossible, les soixante-huit *portages* et les non moins nombreux *demi-portages* qui s'échelonnaient le long des cinq cents lieues à parcourir. Sœur Lagrave écrivait, après quelques jours de voyage: « Nous n'avons pas dormi, ma Sœur Valade et moi, depuis notre départ; nos deux jeunes Sœurs s'en tirent assez bien. Nous avons presque toujours eu du mauvais temps; et quand la pluie cesse, nous avons toujours vent contraire, ce qui nous retarde beaucoup; quand il faut camper nous sommes ordinairement pénétrées par la pluie ou transies de froid. Il est vrai que nous faisons un bon feu, mais tandis qu'on brûle d'un côté, on gèle de l'autre... »

Plus tard, dans l'Ouest, quand elles se dirigeront vers

les Montagnes-Rocheuses ou le lac des Esclaves, c'est dans des bateaux plats ou dans des charrettes traînées par des bœufs que les religieuses traverseront les immenses prairies. Que de souffrances là encore, sous la pluie, dans la boue, presque sans sommeil pendant des semaines et des mois, mêlées aux hommes les plus grossiers. Parlant de ces interminables voyages la sœur Charlebois écrivait: « Je n'aurais jamais pensé que je dusse coucher des mois entiers dans ces barges. Je vous assure que c'est un bien triste métier pour des religieuses; les scrupuleuses seraient à plaindre. »

En 1859, les Sœurs Grises dépassaient Saint-Boniface et se rendaient au lac Sainte-Anne, dans le voisinage d'Edmonton. En 1867, elles s'enfonçaient dans l'Extrême-Nord et fondaient la mission de la Providence, au-delà du Grand Lac des Esclaves, dans les mêmes conditions de voyage qu'en 1844. D'ailleurs, dans ces régions écartées, ces conditions n'ont pas beaucoup changé, encore aujourd'hui: trajets sans fin dans des barques, sous la pluie et le froid, parmi d'incroyables fatigues. La T. H. Mère Piché, qui visita le Nord en 1912, écrivait du lac Athabaska, après un voyage pénible où elle avait beaucoup souffert du froid et même de la faim: « Nous eûmes quelques difficultés à nous rendre, à cause de la glace qui encombrait le lac... Je n'ai pu avoir que ma valise, toutes nos caisses sont restées à Athabaska-Landing (point de départ des barges). Que de difficultés, que de misères pour le transport!... Mon Dieu, il faut bien que ce soit pour sauver des âmes que des victimes s'expatrient ainsi volontairement et si généreusement. »

On ne saura jamais ce que les religieuses ont souffert dans cette mission lointaine. Il y a là un hôpital et un orphelinat. En 1881, les supérieures de Montréal, ayant connu une partie des privations auxquelles leurs sœurs étaient soumises, ordonnèrent de fermer l'établissement. Des ressources nouvelles ayant été assurées à la mission, l'ordre fut révoqué, mais la pauvreté resta très grande. La Mère Stubinger, qui visita la Providence en 1893, écrivait: « Du premier coup d'œil nos sœurs m'ont paru assez bien; mais depuis, j'ai constaté qu'elles sont toutes bien faibles. Ces chères sœurs sont admirables de courage, de générosité; elles sont gaies et joyeuses jusqu'au réfectoire, où elles ont pourtant à pratiquer une grande mortification. Deux plats

invariables leur sont offerts, trois fois par jour: du poisson et des patates. On y ajoute une petite galette de la grandeur d'un biscuit boston. Ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'on y passe un petit dessert avec du riz, des pommes sèches ou des graines du pays... Il n'y a presque plus de chasse dans le pays. Pendant les quinze jours que j'ai passés ici, on a tué dix outardes... Le poisson même fait défaut; les rivières et les lacs s'épuisent. Pour faire la provision d'hiver, il faut aller à quarante milles. Cette provision doit être de vingt et un mille poissons au moins. Cela peut suffire pour vivre, mais non pour se rassasier... Pour combler la mesure, les sauterelles ont fait leur apparition, quelques jours après mon arrivée; elles achèvent de détruire tout le jardin potager. »

L'histoire de Notre-Dame-de-la-Providence, est celle des autres missions, celle de la Nativité, au lac Athabaska, où l'on connut peut-être « les jeûnes les plus longs, les tempêtes les plus désastreuses, les travaux les plus durs »; celle du Fort-Résolution, fondée en 1903, celles de Fort Smith, Fort Simpson, Fort McMurray, Les Esquimaux, fondées depuis 1914. C'est aux enfants et aux vieillards qu'on porte surtout ses attentions. On en reçoit autant qu'on peut en nourrir, c'est-à-dire beaucoup moins qu'on ne voudrait. La végétation est presque nulle dans ces contrées; la pêche et la chasse ne sont jamais assurées; toute sorte d'accidents viennent mettre ces établissements aux bords de la ruine. C'est à force de dévouement et de sacrifices qu'on peut maintenir des œuvres que l'on considère désormais comme indispensables. Heureusement, la générosité ne manque jamais.

Pour nous, remercions Dieu de ce qu'il ait demandé aux hommes et aux femmes de notre sang tant de sacrifices héroïques, réjouissons-nous qu'il les ait obtenus; demandons-lui de bénir les travaux de ceux qui se sont offerts et de leur susciter de nombreux imitateurs.

L'École Sociale Populaire

Publie chaque mois une brochure sur les
questions sociales

Exposé doctrinal — Monographies d'œuvres —
Initiatives nouvelles

DERNIÈRES BROCHURES PARUES :

L'Action sociale: Antonio PERRAULT. — *Vers le peuple*: Guy VANIER. — *La Grève et l'enseignement catholique*: R. P. VILLENEUVE, O. M. I. — *Programme d'action sociale*: Édouard MONTPETIT. — *Les parents, l'Église et l'État dans leurs rapports avec l'école*: Abbé SABOURIN — *L'Organisation professionnelle*: Mgr PAQUET. — *Syndicats patronaux*: Abbé Émile CLOUTIER. *L'Aspect économique du problème industriel*: J.-Edmond CLOUTIER. — *Le Salaire*: Abbé Edmour HÉBERT. — *Nos Pêcheries*: Fabien BUGEAUD. — *La question des chemins de fer*. — *Les caisses Desjardins, œuvre sociale*: Wilfrid GUÉRIN. — *L'Aube d'une Ère ouvrière nouvelle*: Alfred CHARPENTIER. — *L'Organisation ouvrière catholique au Canada*: É. S. P. — *Réformes scolaires*: É. S. P.

Chaque brochure est accompagnée
d'une chronique des faits sociaux
au Canada et à l'étranger.

L'abonnement n'est que de \$1.50 par année. On s'abonne en tout temps. On peut demander les numéros déjà parus (15 sous l'exemplaire). S'adresser à

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE
1300, rue Bordeaux
Montréal

BROCHURES A 10 SOUS

La collection la plus populaire, la plus instructive, la plus variée qui ait encore paru au Canada

- | | |
|--|--|
| *1. <i>L'Instruction obligatoire</i> | Sir Lomer GOUIN
MM. TELLIER et LANGLOIS |
| 2. <i>L'École obligatoire</i> | Mgr PAQUET |
| 3. <i>Le Premier Patron du Canada</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| 4. <i>Le bon Journal</i> | R. P. MARION, O. P. |
| *5. <i>La Fête du Sacré-Cœur</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| *6. <i>Les Retraites fermées au Canada</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| *7. <i>Le docteur Painchaud</i> | C.-J. MAGNAN |
| *8. <i>L'Église et l'Organisation ouvrière</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| *9. <i>Police! Police! A l'école, les enfants!</i> | B. P. |
| 10. <i>Le mouvement ouvrier au Canada</i> | Omer HÉROUX |
| 11. <i>L'École canadienne-française</i> | R. P. DUGRÉ, S. J. |
| 12. <i>Les Familles au Sacré Cœur</i> | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 13. <i>Le Cinéma corrompeur</i> | Euclide LEFEBVRE |
| 14. <i>La première Semaine sociale du Canada</i> .. | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 15. <i>Sainte Jeanne d'Arc</i> | R. P. CHOSSEGROS, S. J. |
| *16. <i>Appel aux ouvriers</i> | Georges HOGUE |
| 17. <i>Notre-Dame de Liesse</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| 18. <i>Les conditions religieuses de la société
canadienne</i> | Le cardinal BÉGIN
Une RELIGIEUSE |
| 19. <i>Sainte Marguerite-Marie</i> | R. P. LECOMPTE, S. J. |
| 20. <i>La Y. M. C. A.</i> | BENOIT XV |
| 21. <i>La Propagation de la Foi</i> | R. P. DUGRÉ, S. J. |
| *22. <i>L'Aide aux œuvres catholiques</i> | R. P. JOYAL, O. M. I. |
| *23. <i>La Vénérable Marguerite Bourgeoys</i> | Général DE CASTELNAU |
| 24. <i>La Formation des Élités</i> | P. MARIE-RAYMOND, O.F.M. |
| 25. <i>L'Ordre séraphique</i> | XXX |
| 26. <i>La Société de Saint-Vincent de Paul</i> | XXX |
| 27. <i>Jeanne Mance</i> | Une RELIGIEUSE |
| 28. <i>S. Jean Berchmans</i> | R. P. Antoine DRAGON, S. J. |
| 29. <i>La Vénérable Mère d'Yourville</i> | Abbé Émile DUBOIS |
| 30. <i>Le Maréchal Foch</i> | XXX |
| 31. <i>L'Instruction obligatoire</i> | R. P. BARBARA, S. J. |
| 32. <i>La Compagnie de Jésus</i> | R. P. Adélard DUGRÉ, S. J. |
| 33. <i>Le Choix d'un état de vie</i> | R. P. D'ORSONNENS, S. J. |
| 33a <i>Le Choix d'un état de vie</i>
pour jeunes gens | R. P. D'ORSONNENS, S. J. |
| 33a <i>Le Choix d'un état de vie</i>
pour jeunes filles | R. P. D'ORSONNENS, S. J. |
| 34. <i>Les Congrès eucharistiques internationaux</i> .. | R. P. ARCHAMBAULT, S. J. |
| 35. <i>Mère Marie-Rose</i> | Une RELIGIEUSE |
| 36. <i>Mère Marie du Sacré-Cœur</i> | Une RELIGIEUSE |
| 37. <i>Le Journal d'un Retraitant</i> | C. de BEUGNY |
| 38. <i>Contre le blasphème, vous!</i> | R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J. |
| 39. <i>Les terres d'infidélité</i> | Abbé Clovis RONDEAU |
| 40. <i>La Vierge Marie-Reparatrice</i> | R. P. DELAPORTE, S. J. |
| 41. <i>Les Obéts dans l'Arctique-Nord</i> | R. P. Adélard DUGRÉ, S. J. |

* Les brochures Nos 1, 5, 6, 7, 8, 9, 16, 22 et 23 sont épuisées.

Prix: 10 sous l'unité; franco \$6.00 le cent; \$50.00 le mille
port en plus. Condition d'abonnement: \$1.00
pour douze numéros consécutifs.

BUREAU DE L'ŒUVRE DES TRACTS

L'Action paroissiale, 1300, rue Bordeaux, Montréal

Tél. ★St-Louis 7327

